

Sergueï  
Dovlatov  
L'  
étrangère

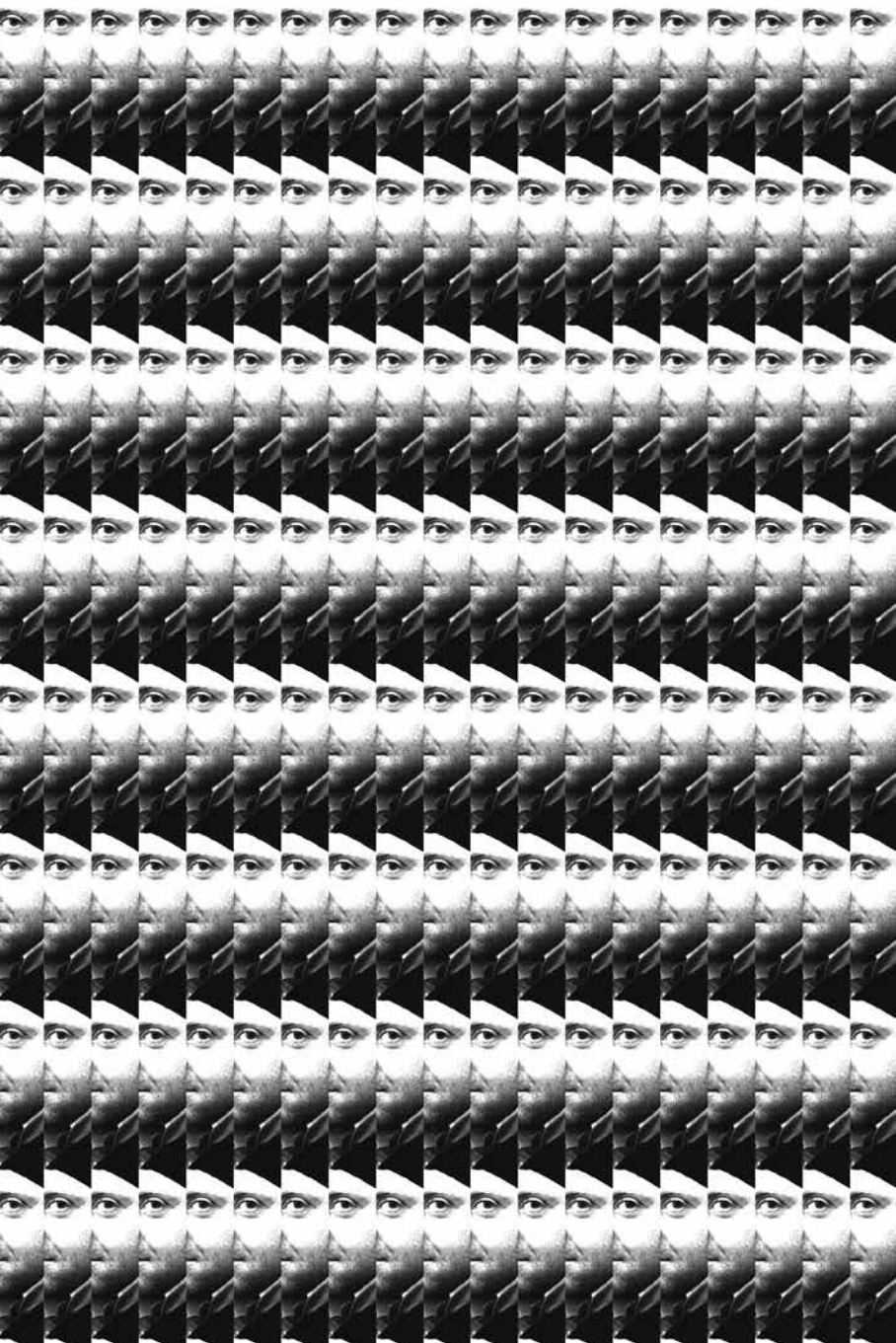
Sergueï  
Dovlatov  
L'  
étrangère

Traduit du russe par Jacques Michaut-Paternò

Préface de Joseph Brodsky

La Baconnière

Aux femmes russes seules en Amérique,  
avec amour, tristesse et espérance.



Le père de Maroussia était directeur général d'un combinat industriel. Il s'appelait Fiodor Makarovitch. Sa mère dirigeait le plus gros atelier de couture de la ville. Elle s'appelait Galina Timoféievna.

Les parents de Maroussia n'étaient pas des arrivistes. Au contraire ils donnaient l'impression de gens modestes, timides, voire désarmés.

Fiodor Makarovitch, par exemple, se sentait gêné quand il prenait le tram et redoutait les serveurs. Aussi se déplaçait-il dans une voiture noire du parti et se procurait-il la nourriture dans des magasins spéciaux.

Galina Timoféievna à son tour craignait les éclats de voix et était incapable de licencier une mauvaise ouvrière. Aussi laissait-elle ce soin au syndicat. Galina Timoféievna, elle, remettait les récompenses aux stakhanovistes.

Les parents de Maroussia n'étaient pas faits pour réussir leur carrière. Ce sont des circonstances d'ordre civique, dirais-je, qui les y contraignirent.

Il existe des données qui garantissent à quiconque une ascension rapide dans la nomenklatura. Il faut pour cela posséder quatre qualités primordiales. Être russe, membre du parti, capable et sobre. La présence conjointe de ces quatre facteurs est en outre indispensable. L'absence de l'un d'entre eux rend la combinaison totalement inefficace.

Un Russe, inscrit au parti, capable mais soiffard, ne fait pas l'affaire. Un Russe, inscrit au parti, sobre et idiot est une figure anachronique. Un sans-parti, si doté soit-il par ailleurs, n'inspire pas confiance. Et enfin un type sobre, capable, juif et communiste, même moi ça m'agace.

Les parents de Maroussia possédaient toutes ces qualités indispensables. Ils étaient russes, sobres, inscrits au parti, et sans être exagérément capables étaient, à tout le moins, disciplinés.

Ils s'étaient mariés avant la guerre. À vingt-trois ans Fiodor Makarovitch était ingénieur. Galina Timoféievna travaillait comme ouvrière à la confection.

Vint l'année 38.

Bien sûr c'était une époque effroyable. Pas pour tout le monde cependant. La majorité dansait aux sons entraînants de la musique de Dounaïevski. Les prix, en outre, baissaient tous les ans. Le caviar coûtait dix-neuf roubles le kilo. On en vendait à chaque coin de rue.

Bien sûr on fusillait des innocents. Mais en éliminant une personne on en avantageait beaucoup d'autres. En fusillant un maréchal on garantissait la promotion d'une dizaine de ses compagnons d'armes. Un général occupait la place vacante. Un colonel prenait la place du général. Un major remplaçait le colonel. Et par conséquent capitaines et lieutenants montaient en grade.

La disparition d'un ministre provoquait une dizaine de mutations de service. Et ce, exclusivement en direction ascendante. Des dizaines de petits bureaucrates gravissaient l'échelle hiérarchique.

À l'usine où travaillait Fiodor Makarovitch, huit personnes furent arrêtées. Parmi elles, le chef d'atelier. Fiodor Makarovitch prit sa place.

À la fabrique où travaillait sa femme, on arrêta le chef d'équipe. Galina Timoféievna fut promue au poste.

Les arrestations durèrent deux ans. Au cours de cette période Fiodor Makarovitch devint technicien en chef de l'entreprise. Galina Timoféievna prit la direction du service des ventes.

Vint la guerre. L'usine métallurgique et la fabrique de confection furent évacuées à temps. À Novossibirsk Fiodor Makarovitch et Galina Timoféievna eurent une fille. Ils l'appelèrent Maroussia.

Les parents de Maroussia étaient indispensables à l'arrière. Le hasard fit qu'ils ne connurent pas les tranchées. Alors que de nombreux fonctionnaires de l'administration se retrouvaient au front. Les meilleurs y périrent. Fiodor Makarovitch et Galina Timoféievna, eux, reçurent de l'avancement. Qui oserait le leur reprocher?...

Vers 1960 les parents de Maroussia faisaient solidement partie de la moyenne nomenklatura. Ils étaient dirigeants d'entreprise et députés au Soviet local. Ils bénéficiaient de tous les privilèges correspondants : un grand appartement, une datcha, du mobilier finlandais en noyer. Au bas de chez eux une voiture de fonction était continuellement à leur disposition.

L'entreprise que dirigeait Fiodor Makarovitch passait pour un modèle. En 1970 elle reçut la visite de Léonide Illitch Brejnev. À cette occasion Fiodor Makarovitch une fois de plus se distingua.

Une pelouse ornait le devant du bâtiment administratif.

Une banale pelouse avec cet écriteau : « Interdit de marcher sur l'herbe. »

Le secrétaire général arriva en octobre. L'herbe à cette époque de l'année était jaune. Fiodor Makarovitch prit des dispositions pour la faire teindre. On utilisa pour ce faire un pulvérisateur de peinture. Le gazon prit une teinte émeraude subtropicale.

Brejnev débarqua. Accompagné de ses gardes du corps il se dirigea vers le bâtiment administratif. Il jeta un regard sur la pelouse et dit en plaisantant :

— Il est donc interdit d’y marcher ? Eh bien nous allons voir !

Et Brejnev d’un pas assuré marcha sur le gazon.

Tous se mirent à rire et applaudirent. Pris d’un éclat de rire Fiodor Makarovitch laissa tomber son discours de bienvenue. Brejnev l’embrassa et dit :

— Allons grand homme, fais-nous faire le tour du propriétaire !

À partir de ce moment Brejnev prit Tatarovitch sous sa protection.

Maroussia grandit dans une famille unie et à l’abri du besoin. Dans la cour elle était entourée d’enfants obéissants et bien habillés. L’immeuble dans lequel ils habitaient appartenait au parti. Dans une guérite spéciale un milicien veillait, intimidé par les locataires.

Maroussia grandissait heureuse et sans complexe. Elle travaillait bien à l’école et fréquentait un cours de danse de salon. Elle avait un piano, un téléviseur couleur et un chien.

Sa vie était faite d’études consciencieuses auxquelles venaient s’ajouter d’innocents et salutaires divertissements : cinéma, théâtre et musées.

Les occupations sportives allégeaient les tourments de sa maturation sexuelle.

Une fois l’école terminée, Maroussia fut admise sans problème à l’Institut de la culture. En règle générale les diplômés de cet établissement exercent ensuite leur activité dans le domaine artistique. Maroussia cependant était assurée de pouvoir décrocher quelque chose de mieux. À la radio par exemple ou dans une revue musicale. Elle comptait pour cela sur l’aide de ses parents.



Depuis l'âge de treize ans, Maroussia était entourée de jeunes gens bien élevés, cultivés et de bonne famille. Maroussia était tellement habituée à leur amitié qu'elle pensait rarement à l'amour. Chacun de ces jeunes était prêt à se transformer en admirateur dévoué. Et chacun de ces admirateurs était prêt à épouser la charmante, la svelte et la joyeuse fille de Tatarovitch.

Mais les choses prirent un cours différent. Maroussia s'enticha d'un Juif...

Tous ceux qui ont passé une enfance heureuse devraient plus souvent songer au fait qu'il leur faudra, un jour, payer. Et se demander comment ils vont bien pouvoir s'acquitter de leur dette.

Le caractère heureux, la santé, la beauté, combien tout cela va-t-il me coûter? Quel prix vais-je devoir payer pour ce lot complet de parents aimants et fortunés?

Et c'est ainsi qu'à dix-neuf ans Maroussia s'enticha d'un Juif affublé, qui plus est, d'un nom désespérant: Tsekhnovitser.

Un Juif, c'est en substance un nom, une profession, une physiologie. Il existe un type délicat de Juif avec un nom neutre, une profession ordinaire et un aspect cosmopolite. Ce n'était pas le cas de l'élú de Maroussia.

Son nom exact était Lazare Rouvimovitch Tsekhnovitser, il était maigre, avait le cheveu frisé, le nez long et apprenait même le violon. Comme tout Juif, il était en outre antisoviétique. Maroussia tomba amoureuse de son talent, de sa maigreur, de son érudition et de son humour sarcastique.

Les parents de Maroussia commencèrent à s'inquiéter, bien que personnellement ils ne soient pas antisémites. Galina Timoféievna en privé aimait répéter:

— Je préfère au travail embaucher un Juif. Le Juif, au moins, ne boit pas!

— En plus, ajoutait Fiodor Makarovitch, le Juif vole intelligemment. Il emporte ce qui lui sert tandis que le Russe prend ce qui lui tombe sous la main...

Tout cela n'empêcha pas les parents de Maroussia de commencer à se faire du souci. D'autant plus que ce Tsekhnovitser leur paraissait un type douteux. Tous les soirs il écoutait la radio occidentale, portait des godasses trouées et blaguait continuellement. Et surtout il donnait à lire à Maroussia des livres idéologiquement immatures: Babel, Platonov, Zochtchenko.

Un gendre juif, c'est déjà une tragédie, pensait Fiodor Makarovitch. Mais des petits-enfants juifs, c'est la catastrophe! Ce n'est même pas imaginable!

Fiodor Makarovitch décida de parler à Tsekhnovitser. Il songea même, dans l'emballement, à lui proposer une enveloppe. Galina Timoféïevna, elle, se montra plus sage.

Elle se mit à inviter assidûment Tsekhnovitser. Elle l'entourait de soin et d'attention. Elle invitait en même temps les enfants de Govorov, de Tchitchibabine, de Linietski, de Chouméïko. (Govorov était maréchal, Tchitchibabine membre de l'Académie de peinture. Linietski directeur de la firme Sovfrakht et Chouméïko fonctionnaire auprès du Comité central.)

Tsekhnovitser au milieu de cette compagnie se sentait rejeté. Sa mère était receveuse dans les tramways, son père avait péri au front.

Les jeunes qui se retrouvaient chez les Tatarovitch passaient leurs vacances dans le Midi et sur la Baltique. Ils étaient bien habillés, aimaient les restaurants et les premières au théâtre. Ils se procuraient des cassettes de jazz au marché noir.

Tsekhnovitser était sans le sou. Maroussia payait toujours pour lui.

Par dépit Tsekhnovitser se mit à détester les amis de Maroussia. Il essayait de les coincer pour mettre en évidence

leur bêtise, leur goujaterie, leur cynisme et obtenait, naturellement, le résultat contraire.

Si on disait à Tsekhnovitser : « Goûtez le mango », il se renfrognait, l'air provocant :

— Je préfère le kwas.

Si quelqu'un lui parlait amicalement, il haussait les sourcils :

— Je préfère écouter le silence !

Résultat, Tsekhnovitser finit par ennuyer Maroussia qui lui préféra Dima Fiodorov.

Le fils du général Fiodorov faisait des études de chirurgie. Gai, beau garçon, pour lui les problèmes non résolus n'existaient pas. Tout lui réussissait. Il n'imaginait même pas qu'il puisse en être autrement.

Il avait un papa dont il pouvait être fier. Un appartement rue Chthors où il habitait avec sa grand-mère. Il avait également une datcha, une moto, une profession qu'il aimait, un chien et un fusil de chasse. Il ne lui restait qu'à trouver une jolie jeune fille de bonne famille.

Alors qu'il était en cinquième année il songea à se marier. C'est à ce moment-là qu'il fit la connaissance de Maroussia. Six semaines plus tard tous deux descendaient l'escalier de marbre du palais des mariages. Vingt-quatre heures plus tard ils s'envolaient pour la Crimée.

En automne leurs parents leur offrirent un appartement de deux pièces. C'est ainsi que Maroussia entama sa vie conjugale.

Dima était pris par son travail. Maroussia se préparait à soutenir son diplôme : « L'esthétique de la danse de salon. »

Le soir ils regardaient la télévision et bavardaient. Le samedi ils allaient au cinéma. Ils recevaient ou rendaient visite à des amis.

Maroussia était convaincue d'aimer Dima. C'était tout de même elle qui l'avait choisi.

Dima était prévenant, intelligent, correct. Il détestait le désordre. Chaque matin il notait ce qu'il avait à faire dans un carnet. Celui-ci comportait des rubriques : réfléchir, faire, téléphoner. Parfois il notait : « Ne pas saluer Vitali Loutsenko. » Ou encore : « Répondre à la goujaterie d'Alechkovitch par un silence tranquille. »

Le samedi apparaissait cette note : « Macha. » Ce qui signifiait : aller au cinéma, au théâtre, dîner au restaurant et faire l'amour.

Dima disait :

— Je ne suis pas pédant. Simplement je tâche de me protéger du chaos...

Dima était un brave garçon. Ses vices consistaient uniquement en absence de défauts. Chacun sait que dans le fond les défauts attirent plus que les qualités. Ou suscitent, à tout le moins, des sentiments plus forts.

Au bout d'un an Maroussia l'avait pris en grippe. Bien que la conduite irréprochable de Dima l'empêchât de montrer qu'elle ne le supportait plus.

Ce qui fait qu'entre eux tout se passait bien.

À vrai dire peu de gens savent que si tout commence bien c'est la catastrophe. Cela signifie que tout peut mal se terminer.

Et c'est ce qui arriva.

Ce fut d'abord le père de Dima, le général, qui mourut. Après quoi sa mère alcoolique se retrouva dans un asile. Ensuite les héritiers, trois frères et une sœur, se disputèrent le partage des biens.

Les objets les plus précieux de la maison du général furent confisqués par la justice. En particulier un sabre offert par Staline et une décoration yougoslave ornée de rubis.

Bref, en un mois Dima était devenu un simple mortel préparant assidûment et laborieusement sa thèse. Parfois Maroussia insistait :

— Si au moins tu te soûlais !

Ce à quoi il répondait :

— Se soûler est une folie volontaire.

Maroussia ne se résignait pas :

— Si au moins tu me rendais jalouse !

Dima avait cette formule claire et précise :

— Être jaloux, c'est se venger sur soi des fautes d'autrui.

L'épreuve la plus difficile pour un homme heureux est le malheur soudain. Dima était de plus en plus distrait et mélancolique. Désormais dans les restaurants il commandait des paupiettes et de la compote. Il n'endossait son complet veston de marque étrangère qu'à de rares occasions. L'aide financière des parents de Maroussia le gênait.

Maroussia se mit à le tromper. De façon incohérente et continuelle. Avec des amis, des connaissances, des chauffeurs de taxi. Des professeurs de l'Institut de la culture. Des inconnus rencontrés dans le tram. Elle le trompa même avec Tsekhnovitser brusquement réapparu.

Au début, Maroussia tentait de se justifier et mentait. Elle inventait des cours inexistantes et des séminaires facultatifs. Elle parlait de nuit blanche passée chez une amie sur le point de se suicider. De visites inattendues chez des parents installés à Dergatchevo.

Elle finit par en avoir assez de mentir et de se justifier. D'inventer des histoires à dormir debout. Maroussia n'en avait pas la force.

Rentrant au petit matin, elle se disait : « Je m'arrangerai toujours. Je trouverai bien une idée dans le taxi. Ou dans l'ascenseur. J'improviserai quelque chose à la dernière minute. »

Dima demandait l'air étonné :

— Où es-tu allée ?

— Moi?! s'exclamait Maroussia.

— Eh bien ?

— Qu'est-ce que ça veut dire où?! Il me demande où!

Admettons chez des amis. J'ai bien le droit de rendre visite à des amis, non ?...

Si Dima continuait à lui poser des questions, Maroussia en avait vite assez.

— Dis-toi que j'ai bu du vin ! Dis-toi que je suis une traînée ! Dis-toi que nous sommes divorcés!...

Chacun sait que l'égalité dans le mariage n'existe pas. L'avantage est toujours du côté de celui qui aime le moins. Si on peut appeler cela un avantage.

À trente ans Maroussia comprit que la vie était faite de plaisirs. Tout le reste pouvait être considéré comme désagréable.

Les plaisirs, ce sont les fleurs, les restaurants, l'amour, les choses qui viennent de l'étranger, la musique. Les désagréments, c'est l'absence d'argent, les reproches, les maladies et le sentiment de culpabilité.

Maroussia s'adonnait aux plaisirs en évitant soigneusement les désagréments.

Dima lui faisait de la peine. Elle avait des remords. Elle disait :

— Veux-tu que je te présente une fille ?

Dima, surpris, demandait :

— À quel sujet ?...

Dima et Maroussia divorcèrent peu après. Maroussia emménagea chez ses parents. D'abord désolés, ceux-ci se tranquilliserent bien vite. Dima Fiodorov en tant qu'époux ne présentait plus grand intérêt. Maroussia redevint une jeune fille de bonne famille en quête de mari.

Au bout de quelque temps elle tomba amoureuse du célèbre chef d'orchestre Kajdane. Puis ce fut le tour d'un artiste peintre connu, Charafoutdinov, un protégé de Heidar Aliev. Vint ensuite un illusionniste renommé, Mabis, qui sciait les femmes en deux. Ils étaient tous beaucoup plus âgés que Maroussia. Ils auraient pu être son père.

Avec Kajdane elle voyagea dans les pays baltes et dans l'Oural. Avec Charafoutdinov elle vécut un an à Aloupka. Avec l'illusionniste Mabis elle sillonna le cercle polaire en avion.

Résultat, Kajdane mourut intoxiqué par des lamproies. Charafoutdinov, cédant aux pressions du Comité régional du parti, revint à son épouse laide et malade. Quant à Mabis, profitant d'une tournée à Francfort, il obtint l'asile politique.

Bref, tous abandonnèrent Maroussia. Seul Kajdane sortit de sa vie avec discrétion. La conduite des autres faisait plutôt penser à une fuite.

Maroussia fut alors prise d'angoisse. Toutes ses amies étaient mariées. Leur situation était stable. Elles avaient un foyer.

Bien entendu, toutes ses amies ne vivaient pas forcément bien. Certaines trahissaient leur mari. D'autres les menaient à la baguette. Beaucoup étaient elles-mêmes trompées. Mais elles étaient mariées. La seule présence d'un mari les rendait appréciables aux yeux du monde.

Le mari était absolument indispensable. Il fallait en avoir un, fût-ce comme objet de haine.

À cette époque Maroussia allait sur ses trente ans. Il était temps qu'elle ait un enfant. D'ici deux ou trois ans, Maroussia savait que ce serait trop tard.

Elle commença à s'inquiéter. Comme auparavant, les hommes libres lui manifestaient leur attention. Beaucoup de femmes la jalousaient. Elle avait à sa disposition restaurants, théâtres et magasins spéciaux. Mais l'angoisse ne la quittait pas. Elle grandissait même de mois en mois.

C'est alors qu'à l'horizon de Maroussia apparut le célèbre chanteur de variétés Bronislav Razoudalov. Son nom est aujourd'hui oublié, mais dans les années soixante il était plus populaire que Khil, Kobzon et Dolinski.

Razoudalov correspondait à toutes les exigences de Maroussia. Il était bel homme, il avait du talent, il était populaire et gagnait beaucoup d'argent. Et surtout il menait une vie gaie, facile et insouciante.

Maroussia lui plut également, elle était mince, gaie et frivole.

Cela donna quelque chose qui ressemblait à un mariage civil.

Razoudalov était souvent en tournée. Maroussia aimait l'accompagner.

Dans un premier temps Maroussia se contenta d'être à ses côtés. Le soir elle assistait à ses concerts. Dans la journée elle faisait le tour des magasins de dépôt-vente.

Puis elle prit en charge certaines tâches. Elle commandait les affiches. Elle s'occupait de faire publier dans la presse locale des articles élogieux. Elle tint même la comptabilité, ce qui n'exigeait pas un professionnalisme particulier. Il lui suffisait d'additionner et de multiplier.

Avant qu'elle apparaisse dans la vie de Razoudalov, celui-ci menait seul le spectacle. Il aimait bavarder avec le public, surtout en province. Par exemple, en guise d'introduction, il disait :

— Certains chanteurs ont une belle voix. D'autres, comme on dit, chantent avec leur cœur. Pour ma part, je n'ai pas de voix...

Suivait une courte pause.

— Et pas de cœur non plus...

Puis il concluait au milieu des rires et des applaudissements :

— J'en viens à me demander avec quoi je chante!... Maroussia se vit graduellement confier le rôle de présentatrice. Elle se commanda trois robes de scène. Elle apprit à se déplacer avec grâce. Dans sa voix résonnèrent bientôt les purs accents de la pionnière adolescente.



Maroussia entra en scène d'un pas rapide. Elle s'immobilisait un instant, aveuglée par les projecteurs. Elle parcourait d'un regard rayonnant les premiers rangs. Puis elle lançait :

— Au micro le lauréat du concours national des artistes de variétés, j'ai nommé : Bronislav Razoudalov !

Vaincue par la solennité de l'instant, elle baissait alors la tête...

Les concerts de Razoudalov recueillaient toujours le même succès. Il avait un répertoire moderne, intimiste. L'accent dominant de ses chansons était celui d'une discrète familiarité. Ce qui donnait par exemple ceci :

Non m'as-tu dit,  
J'ai cru entendre oui...  
Ta voix s'est perdue dans la nuit.  
Oui m'as-tu dit,  
J'ai cru entendre non...

Et ainsi de suite.

Razoudalov était gai de nature. Il gagnait sa vie avec des émotions au moyen desquelles les gens expriment un sentiment de joie infinie et de total oubli de soi. Il chantait, dansait, lâchait toutes sortes de bêtises. On le payait pour ça, et fort bien.

Rapidement, cependant, Maroussia se rendit compte que la vitalité de Razoudalov allait un peu trop loin. Elle le soupçonna bientôt de trahisons conjugales. Et non sans raison.

Elle retrouvait dans ses poches des poudriers et des épingles. Elle découvrait sur ses chemises des traces de rouge. Elle retirait de son nécessaire de voyage des bas nylon. Enfin elle surprit un beau jour dans sa loge la ventri-loque Kissina complètement nue.

Ce jour-là elle frappa son mari avec un pupitre à musique. Vingt minutes plus tard Razoudalov faisait son entrée en scène avec des lunettes noires. Son bras droit pendait, inerte.

Razoudalov répondait aux reproches de Maroussia par une espèce de rire idiot. Il ne comprenait absolument pas où était le problème. Il disait :

— Marie, ce n'est pas une chose sérieuse ! Je croyais que tu étais une femme émancipée, intelligente, sans préjugés...

Razoudalov resta fidèle à sa vitalité, en revanche il apprit à mentir. À force de mentir continuellement il finit par bégayer. Sur scène cela disparaissait.

Maintenant il mentait sans raison. Même lorsqu'il n'avait aucune raison de le faire. À la question : « Quelle heure est-il ? » il réagissait évasivement.

Ses amis plaisantaient :

— Razoudalov se tape tout ce qui bouge...

C'était maintenant Maroussia qui souffrait de jalousie. Elle guettait le retour de son mari la nuit. Elle le menaçait de divorce. Mais surtout, elle n'arrivait pas à comprendre pourquoi il se comportait ainsi. Elle l'aimait tellement et de façon si désintéressée !...

Lui réapparaissait le matin en répandant une odeur de vin et de cosmétique :

— Tu comprends, on s'est attardé, on a bu, on a parlé d'art...

— Où étais-tu ?

— Chez... chez Golochtchekine... Tiens, il te salue.

Maroussia cherchait dans l'agenda le numéro de téléphone du Golochtchekine en question. Une voix de femme répondait sur un ton rébarbatif :

— Ilia Zakharovitch est à l'hôpital...

Maroussia, furieuse, se précipitait sur Razoudalov :

— Alors comme ça tu étais chez Golochtchekine ? Et vous avez parlé d'art ?

— Bizarre, constatait Razoudalov, stupéfait, j'étais personnellement chez lui...

Et pour la première fois Maroussia s'interrogea : pouvait-elle continuer à vivre ainsi ? Les plaisirs engendraient inévitablement un sentiment de faute. Les actions désintéressées étaient récompensées par des humiliations. C'était un cercle vicieux...

Où trouver la source de la joie ? Comment éviter les déceptions ? Peut-on jouir de la vie sans repentir ? Toutes ces réflexions la tracassaient.

Un an plus tard elle mettait au monde un garçon.

Tout continua comme avant. Razoudalov partait en tournée. Une fois rentré, il disparaissait aussitôt.

Lorsque Maroussia découvrait quelque nouvelle trahison, il se justifiait en disant :

— Comprends-moi, en tant qu'artiste j'ai besoin de stimulant...

Maroussia se transféra une nouvelle fois chez ses parents. Galina Timoféïevna était maintenant à la retraite. Fiodor Makarovitch continuait de travailler.

Razoudalov débarquait à l'improviste avec des fleurs et du champagne. Il parlait de ses succès artistiques. Il se plaignait de la censure qui avait interdit sa meilleure chanson : *Je veux boire le nectar de tes lèvres...*

Il appelait avec désinvolture Galina Timoféïevna « mamie ». Ses plaisanteries étaient d'un goût douteux. Il disait par exemple au père de Maroussia :

— Mon vieux Fédia, avec moi on ne plaisante pas ! À bien y regarder, tu n'es rien. Alors que moi je suis, entre autres, le gendre de Tatarovitch !...

Après avoir bu du champagne arrosé de cognac et laissé une liasse de billets froissés, Razoudalov disparaissait. Ce

n'était pas le poids de la paternité qui lui pesait. Embrasant son fils, il murmurait :

— J'espère qu'en grandissant tu deviendras un homme de cœur...

Parfois Maroussia était totalement désespérée. Elle menaçait Razoudalov de se suicider. C'est précisément à cette époque qu'apparut dans le répertoire du chanteur ce tube :

Si tu ne vas pas  
À la rivière te noyer.  
Viens à moi  
Te faire pardonner !  
À la rivière avec toi j'irai  
L'eau profonde te montreraï...

Là-dessus, comme dans les contes, Tsekhnovitser réapparut. Il fit lire à Maroussia *L'Archipel du Goulag* et lui conseilla avec insistance d'émigrer. Il disait :

— Faisons un mariage blanc et quittons le pays en qualité de Juifs.

— Pour aller où ? demandait Maroussia.

— Moi, par exemple, j'irai en Israël. Toi en Amérique. Ou bien en France...

Maroussia soupirait :

— À quoi bon la France quand j'ai papa...

Malgré tout Maroussia songeait de plus en plus à émigrer. D'abord c'était à la mode. Pratiquement chaque être pensant tenait en réserve une invitation pour Israël.

Des gens du monde de la culture qu'elle connaissait quittaient régulièrement le pays. Néizvestny, le sculpteur, était parti en Amérique pour réaliser son grand projet : *L'Arbre de vie*. Savka Kramarov brusquement saisi par un irréprouvable sentiment religieux était parti lui aussi. Tout comme le génial Boria Sitchkine voulant échapper à la prison après des concerts jugés illicites. Ou le poète dissident

Kouperstok qui avait fièrement déclaré dans une de ses poésies :

Héritier de Pouchkine et de Blok  
Je suis le fils du Juif Kouperstok!...

Les écrivains, les peintres, les artistes, les musiciens partaient. Et pas seulement les Juifs. Les Russes aussi, les Géorgiens, les Moldaves, les Lettons, tous ceux qui avaient réussi à prouver qu'ils avaient du sang juif dans les veines. Bref dans les milieux artistiques le problème de l'émigration était à l'ordre du jour. Et Maroussia y songeait de plus en plus.

Il y avait dans l'émigration quelque chose d'irréel.

Quelque chose qui faisait penser à l'idée de la vie dans l'au-delà. Tout repartait à zéro. On se débarrassait du poids du passé.

Créativement parlant la vie de Maroussia n'avait rien donné. Dans le fond elle n'était pas mariée. Les nombreux amis qu'elle avait suscitaient son envie ou son mépris.

Chez ses parents elle avait l'impression d'être dans un hospice de vieillards. Elle avait le gîte et le couvert mais aucune perspective réelle. Elle dormait, regardait la télé, repérait les produits déficitaires dans les magasins spéciaux. Quant aux fiancés — des subordonnés de Fiodor Makarovitch —, ils s'efforçaient essentiellement de plaire au père.

Maroussia le sentait bien : encore trois ans de cette vie, et tout serait à jamais perdu...

Tsekhnovitser parlait avec tant d'insistance de mariage blanc que Maroussia lui dit :

— Autrefois tu m'aimais comme une femme.

Tsekhnovitser répondit :

— Maintenant je vois en toi un être humain.

Maroussia ne savait trop si elle devait s'en affliger ou s'en réjouir. Elle s'en affligea quand même.

Visiblement les femmes sont ainsi faites : elles n'aiment pas perdre leurs galants. Même ceux du genre de Tsekhnovitser.

En paroles l'émigration paraissait une réalité. En fait surgissait aussitôt une quantité de problèmes.

Que se passerait-il avec ses parents ? Que penseraient les gens ? Et surtout, que ferait-elle en Occident ?...

Rien que le fait de se rendre à la mairie avec Tsekhnovitser était déjà un problème. Il y avait fort à parier qu'il n'avait pas de costume à se mettre pour la circonstance. Et on ne pouvait tout de même pas dire au fonctionnaire de l'état civil qu'il s'agissait d'un mariage blanc...

Commencèrent alors les rencontres près de la synagogue. Les « réunions d'information destinées aux candidats à l'émigration ». Les conversations avec les journalistes étrangers.

Maroussia se mit à fréquenter les expositions de peinture contestataire. Elle retapait sur son Olympia les récits interdits de Chalamov et de Dombrovski. Elle essayait de lire Hemingway dans l'original.

Ses parents se doutaient bien de quelque chose, mais se taisaient. Maroussia dut s'expliquer avec eux.

Mieux vaut ne pas raconter comment les choses se passèrent. D'autant plus que des drames semblables se déroulaient dans de nombreuses familles de la nomenklatura.

Les parents accusaient leurs enfants de trahison. Les enfants méprisaient la déférence et le conformisme des parents.

Aux reproches réciproques succédaient les sanglots. Après les injures venaient les baisers.

Fiodor Makarovitch savait qu'il lui faudrait finalement partir à la retraite. Galina Timoféievna savait qu'elle ne reverrait plus sa fille.

En octobre Maroussia épousa Tsekhnovitser. À la fin de l'année ils obtinrent l'autorisation de partir. Le 9 janvier ils étaient en Autriche.

Une fois à l'Ouest, Tsekhnovitser changea du tout au tout. Il devint un patriote de la cause juive, orgueilleux, sage et quelque peu arrogant. Il rencontrait des représentants de la HIAS<sup>3</sup>, arborait une étoile de David laquée et rêvait d'épouser une Juive.

Il respecta scrupuleusement les conditions du mariage blanc. Maroussia, de son côté, régla tous les frais et lui acheta même une valise.

Leur séparation était imminente. Tsekhnovitser devait s'envoler pour Israël. Maroussia attendait son visa pour l'Amérique.

Elle disait :

— Comment vas-tu vivre en Israël ? Il n'y a que des Juifs là-bas !

— Ne t'en fais pas, répondait Tsekhnovitser, je m'y ferai...

Maroussia était triste de devoir se séparer de Tsekhnovitser. Il était le seul homme qui la rattachait à son passé.

Elle éprouvait quelque chose comme de l'amour pour ce raté orgueilleux, arrogant, agressif. Dans le fond il y avait quelque chose entre eux. Et s'il y avait quelque chose, était-il essentiel, après tout, de savoir si c'était bon ou mauvais ? Et si ce quelque chose existait bel et bien, où était-il finalement passé ?...

Maroussia n'alla pas à l'aéroport. Depuis trois jours le petit Liovouchka souffrait de la gorge.

Maroussia depuis la fenêtre vit Tsekhnovitser monter dans l'autobus. Il paraissait tellement maladroit sous le poids de ses grandes idées. Son pas était décidé, comme celui d'un aveugle choyé.

Une semaine plus tard Liovouchka était opéré des amyg-

dales, sans problème. Mrs Kuk du Fonds Tolstoï<sup>4</sup> l'amena à l'hôpital. À ce moment-là le visa était déjà obtenu.

Seize jours plus tard Maroussia atterrissait à l'aéroport Kennedy, un sachet de pop-corn en main. À ses côtés Liova à moitié endormi traînait les pieds. Ayant vu deux Noirs il éclata en sanglots. Maroussia lui dit :

— Liova, boucle-la !

Et elle ajouta :

— C'est exactement la voix de son père...



7	« LE MONDE EST LAID, ET LES HOMMES SONT TRISTES » par Joseph Brodsky
17	LA 108 <sup>E</sup> RUE
33	UNE JEUNE FILLE DE BONNE FAMILLE
53	APRÈS LE NAUFRAGE
69	TALENTS ET SOUPIRANTS
79	LES MÊMES PLUS GONZALES
89	CONVERSATIONS
99	DEHORS ET À LA MAISON
113	JE VEUX RENTRER À LA MAISON
129	OPÉRATION « CHANSON »
141	CAPTUREZ LE PERROQUET
151	HAPPY END
155	LETTRE DE L'AUTEUR EN PERSONNE À MARIA TATAROVITCH EN GUISE D'ÉPILOGUE
157	NOTES

